1

OÙ J'APPRENDS MON ALPHABET

Je suis Juan de Pareja. Je suis né esclave au tout début du XVII^e^ siècle. Je ne suis pas sûr de l'année. Ma mère, qui s'appelait Zulema, était une très belle femme noire, et bien qu'elle ne m'ait jamais dit qui était mon père, je crois deviner que c'était le gérant de l'un des magasins de notre maître, un Espagnol blanc qui ne put réunir l'argent nécessaire pour la racheter. Mais il lui donna, cela j'en suis sûr, un bracelet d'or et une paire d'anneaux d'or pour ses oreilles.

J'avais environ cinq ans quand elle mourut, et on ne me dit rien, seulement qu'elle s'était envolée au ciel. Je me suis toujours demandé ce qui s'était passé. Peut-être ma vie aurait-elle été différente si elle avait survécu. Elle est probablement morte de fièvres ou de quelque autre maladie. À Séville, où nous vivions, la peur de la peste n'était jamais très loin, car il y avait tant de bateaux qui remontaient le

Guadalquivir, en provenance de ports étrangers, et venaient accoster à nos quais, que, quand quelqu'un venait à mourir d'une maladie mystérieuse, on l'enterrait en hâte ; et il ne restait plus qu'à espérer qu'il ne nous avait pas apporté la peste.

Ma mère me manqua terriblement. Il y avait longtemps que je n'étais plus un bébé, mais jusqu'à sa mort elle continuait de m'endormir chaque soir en me berçant dans ses bras, tout en chantant doucement, de sa belle voix, profonde et basse, de contralto. Aujourd'hui encore, j'ai beau être un vieil homme qui a beaucoup vécu, il me suffit de fermer les yeux pour l'entendre fredonner les chansons que j'aimais, sentir autour de moi la tiédeur de ses bras et la pression de son bracelet d'or et pour retrouver fugitivement cette sensation d'amour et de sécurité dont elle m'enveloppait.

Elle était tendre et prodigue en caresses et gentilles attentions. Tôt le matin, dans la lumière d'une des fenêtres ouvertes au levant, elle s'asseyait à coudre les robes de Maîtresse, et je voyais son aiguille traverser doucement la soie ou le velours et ses mains noires, fines et sensibles, lisser le tissu. Alors elle levait les yeux sur moi et souriait, et ses yeux débordants de tendresse me caressaient avec amour.

Ma mère… Je ne suis plus tout à fait un apprenti, à présent, après tant et tant d'années de peinture, et je peux bien le dire à présent… quel beau défi tu aurais été pour un peintre ! Quel délice et quel tourment d'essayer de saisir le doux reflet du taffetas vert pomme et du velours grenat de la robe de la maîtresse, le brun sobre de la tienne, le rose et l'or de ton turban, relevé par les anneaux d'or de tes oreilles et le beau rai de sombre lumière le long de tes joues rondes et de ton long cou souple, comme sur une grappe de raisin mûr. Et comment peindre tes mains si belles, qui voltigeaient au-dessus des soieries comme deux oiseaux noirs ?

Après la mort de ma mère, Maîtresse me prit pour page et me fit habiller d'un élégant costume de soie bleu vif et d'un turban orange et argenté. Elle me donna aussi les boucles d'oreilles de ma mère, mais garda pour elle le bracelet, qu'elle portait presque toujours. Maîtresse me perça l'oreille elle-même, et passa un brin de fil dans le trou, sur lequel elle tirait un peu chaque jour jusqu'à ce que la cicatrisation soit parfaite ; alors elle pendit une des boucles à mon oreille.

– Cela purifie le sang de porter un anneau d'or, me dit-elle. Voilà ! Je te garderai l'autre moi-même, pour le cas où tu perdrais celui-ci.

Maîtresse était bonne mais fantasque et arbitraire – et souvent distraite. Elle avait pour le Maître une véritable adoration, et le souci constant que lui causait sa santé fragile lui faisait bien souvent oublier tout ce qu'elle s'était promis de faire. Maîtresse était une Silva, d'une grande famille portugaise de la ville de Porto. Mon rôle de page consistait à la suivre à quelques pas quand elle sortait faire des courses ou prendre un sorbet avec ses amies, de porter son réticule, son éventail, son missel et son rosaire dans sa petite boîte cloutée de perles.

– Juanico, criait-elle, Juanico, mon éventail ! Non, je ne t'ai pas dit de me le donner, évente-moi ! Je suffoque de chaleur. Non, non, pas si fort, voyons, tu vas me décoiffer !

J'appris vite, avec le fatalisme des enfants esclaves, à ne pas m'étonner si elle me tapait brusquement sur les doigts de la pointe de son éventail replié, d'un coup sec qui diffusait le long de la main une douleur soudaine et faisait pointer des larmes au bord de mes cils. Il lui arrivait aussi, avec la même imprévisible brusquerie, de se retourner pour redresser mon turban et me pincer la joue affectueusement. Pour elle, j'entrais dans la même catégorie que Toto, son chien jaune et blanc qu'elle châtiait et chouchoutait alternativement.

J'avais pourtant pour ma maîtresse une vraie dévotion. Quand j'étais malade, elle me soignait et se relevait la nuit pour me faire boire un bouillon. Elle veillait à ce que j'aie de l'eau propre pour me laver et, chaque fois qu'elle commandait, pour son propre bain, les longues barres de savon blanc, elle m'en donnait un morceau à moi aussi. J'étais bien nourri, j'avais toujours quelques sous pour acheter des bonbons dans la rue, et parfois même elle me permettait d'aller voir les comédiens de passage ou la foire de la ville.

Il y a une chose dont je lui serai reconnaissant toute ma vie : c'est de m'avoir appris l'alphabet. Ma maîtresse, je m'en rends compte à présent, n'avait reçu, comme la plupart des femmes de sa classe, que très peu d'éducation. Elle lisait lentement et avec beaucoup de difficulté, et quant à écrire, il lui fallait toujours plusieurs après-midi et bien des larmes pour parvenir à composer une lettre pour sa famille au Portugal ou pour son neveu de Madrid, un jeune homme qui était peintre. Elle était douée pourtant d'un grand sens pratique et savait beaucoup de choses, car elle avait un jugement sûr et cultivait sa mémoire.

Un jour, par un chaud après-midi de septembre, elle me fit appeler dans sa chambre à coucher et pour